

Nos premiers coups de

LIVRES. Avec 589 romans, la rentrée littéraire d'automne foisonne de bons volumes. Sur un premier débroussaillage d'une quarantaine de titres, voici une sélection.

Textes : PIERRE VAVASSEUR

« Si on me blesse, je tire »

Nathalie Rheims, auteur de « Place Colette »

À 56 ANS, la romancière signe un ouvrage très personnel.

Ce roman semble déterminant dans votre œuvre. Auriez-vous pu l'écrire plus tôt ?

NATHALIE RHEIMS. Il l'est, en effet. C'est ce que j'appelle « un roman vrai ». Mon double littéraire remonte le fil de sa vie. Il était temps pour moi de me confronter à cette histoire : celle d'une toute jeune fille qui, au sortir d'une longue maladie qui l'a emprisonnée dans un carcan de plâtre, désire se réapproprier son corps, veut s'affranchir du passé, des codes d'un milieu mondain qui l'assomme. **Comment caractériser sa relation avec Pierre, cet acteur de la Comédie-Française de trente ans son aîné ?**

Pour elle, c'est le coup de foudre et elle n'aura de cesse de le conquérir pour que la chenille puisse se transformer en papillon. Cela peut paraître très choquant mais à 12 ans elle est déjà une femme, avec un destin particulier. Il m'aura fallu écrire « Place Colette » pour m'apercevoir que c'est elle qui offre le plaisir physique et non l'inverse. Mais ce que Pierre lui donne est ce qui est pour elle le plus important. Il la voit et elle se découvre à travers son regard. **Vous êtes-vous construite sur une forme d'indifférence ?**



Nathalie Rheims dévoile ses propres souffrances dans un roman inspiré de son adolescence. (Philip Conrad.)

Non. J'ai souffert, sans doute, trop vulnérable aux sentiments. Le départ de ma mère que j'ai raconté dans « Laisser les cendres s'envoler » m'a permis de commencer à mettre de la distance avec le chagrin. J'ai vécu aussi beaucoup de deuils. Chaque souffrance en réveille une autre, mais désormais je me sers de mon stylo comme d'une arme. Si on me blesse, je tire.

Quand avez-vous décidé de vous consacrer à l'écriture ?

Tard. À 39 ans. La stature de mon père que j'ai adoré (NDLR : l'académicien Maurice Rheims) m'a mis une pression folle. La mort de mon frère Louis a été déterminante. Passer son enfance avec des gens comme Paul Morand, Maurice Genevoix, Marcel Achard, Jean d'Ormesson, Maurice Druon met la barre très haut.

Rheims, ange de l'audace

■ L'œuvre de Nathalie Rheims affiche une singularité troublante dans le paysage littéraire français. Peut-être parce que son moteur fonctionne à feu doux sur le questionnement et que les chemins qu'elle emprunte, souvent bordés d'ombre, n'hésitent jamais à s'aventurer loin, sans crainte d'atteindre d'autres rives. L'auteur de « L'Ange de la dernière heure » et de « Laisser les cendres s'envoler » quitte cette fois ses parfums d'envoûtements pour raconter une adolescence — la sien-

ne — marquée par un apprentissage sévère de la solitude suivi d'un retour à la vie façon turbo. Ou comment une ado de 12 ans tombe amoureuse du théâtre et d'un comédien de trente ans son aîné... Cet appétit précoce, mi-ange, mi-ogre, prêt à toutes les écoles buissonnières, est un très grand livre. Mesdames et messieurs de l'Académie française, si vous nous entendez...

« **Place Colette** », de Nathalie Rheims, Ed. Léo Scheer, 311 pages, 20 €.

Angot, au nom de la mère

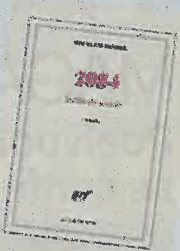


■ Vous craignez Christine Angot pour la radicalité de son écriture ? Laissez-vous prendre par « Un amour impossible ».

Rarement l'auteur d'« Inceste » n'a été aussi simplement bouleversante et proche du grand public. Voici l'histoire de sa mère, jeune femme ravissante, qui délaisse ses soupirants pour un homme intellectuellement brillant mais qui lui annonce la couleur : il ne veut rien partager avec elle. Ni la vie, ni les cercles familiaux, ni l'enfant qu'il lui fait. Cette relation bancal déteindra sur la vie sentimentale de l'auteur qui révèle à sa mère, dont le nom de jeune fille est Schwarz, les raisons qui ont poussé son amant à cette manipulation... Un grand livre et un grand prix en vue. « **Un amour impossible** », de Christine Angot, Ed. Flammarion, 217 pages, 18 €.

Sansal et la dictature

■ L'Abistan est un pays fermé au reste du monde, et sa population est soumise à un système de surveillance extrêmement élaboré. Entre terreur quotidienne et culte divin, ses dirigeants n'ont qu'un objectif : empêcher le doute de s'infiltrer dans les esprits. C'est le cas d'Ati, libéré d'un sanatorium. Comme surgit de la série « le Prisonnier », ses tribulations le conduisent au plus près de la mécanique suprême. George Orwell avait écrit « 1984 ». Boualem Sansal en imagine la suite dans un univers romanesque, entre Daech et Corée du Nord, qui joue sans fard avec la terreur. Effrayant et virtuose. « **2084 : la Fin du monde** », de Boualem Sansal, Ed. Gallimard, 273 pages, 19,50 €.



Une poupée nommée Eva

■ Sa mère l'a rendue célèbre à l'insu de son plein gré. Dans les années 1970, Eva Ionesco fut la préadolescente la plus exposée, à tous les sens du terme, par sa mère, la photographe Irina Ionesco. Transformée en poupée à 13 ans, offerte nue en couverture des magazines, Eva attendit de grandir pour faire un procès à sa génitrice. Mais le mal avait creusé son sillon. L'écrivain Simon Liberati, révélé avec « Anthologie des apparences », avait croisé cette enfant perdue, une nuit de fête, dans un club parisien. Plus tard, il l'a épousée. C'est cette trajectoire faite de chaos et d'amour, constamment habitée par une enfance brisée, qu'il décrit dans ce récit plein de fougue et de ruades. « **Eva** », de Simon Liberati, Ed. Stock, 288 pages, 18 €.



Humain, trop inhumain

■ Quand vous refermerez ce livre, vous ne poserez plus jamais le même regard sur un hypermarché. Vous en verrez les strates, les stratégies et la cruauté. Une jeune femme au chômage est embauchée en qualité de stagiaire au rayon textile. Elle choisit, presque par jeu, de grimper un à un les échelons de la hiérarchie, couche d'entrée avec son chef et n'hésite pas à profiter des erreurs de ses collègues pour les écarter de son chemin. Mais la force et l'intelligence de ce premier roman consistent à dire qu'un requin trop intelligent sait qu'il sera dévoré un jour par sa propre ambition. Ce romanier a de la ressource. « **Ressources inhumaines** », de Frédéric Viguié, Ed. Albin Michel, 281 pages, 19 €.



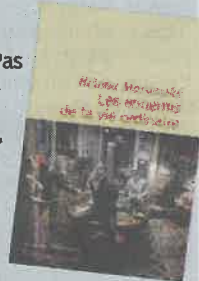
Quand le Roi-Soleil s'éteint

■ Françoise Chander-nagor votera-t-elle pour elle au Goncourt, dont elle est membre du jury ? Toujours est-il qu'Eve de Castro saura assurer la relève. Elle raconte ici, avec Louis XIV pour narrateur, les derniers feux du Roi-Soleil et ce n'est pas triste, voire proche du thriller ! Une opération de la fistule nous rappelle que la médecine a fait d'heureux progrès. Tandis que la « murène » — la gangrène — grignote tranquillement le corps du monarque, l'arrivée d'un charlatan donne lieu à un chapitre épique. Les émissaires étrangers viennent flâner la fin de règne et Louis s'interroge à rebours sur l'art de gouverner. « **Nous, Louis, roi** », d'Eve de Castro, Ed. l'Iconoclaste, 120 pages, 18 €.



L'addiction, s'il vous plaît

■ Vous ne connaissez rien au poker ? Pas grave. Sans vous en donner les règles, ce roman, dans sa dernière partie, abattra les cartes pour vous. Clarisse, thérapeute spécialisée dans les addictions, obtient de sa hiérarchie l'autorisation de mélanger les genres. Las ! L'idée de ces séances communes finit par la faire tourner en bourrique. Mais, entre l'addict au poker, l'addict au sexe, l'addict à l'alcool et l'addict à la drogue, d'abord méfiants les uns à l'égard des autres, s'organise une société solidaire qui est l'atout majeur de ce livre original, ennemi des lectures ordinaires. « **Les Ennemis de la vie ordinaire** », d'Hélène Marienski, Ed. Flammarion, 320 pages, 19 €.



coeur de cette rentrée



Delphine de Vigan devrait une fois encore trouver le succès avec ce nouveau roman dont on a du mal à interrompre la lecture. (Leemage/Opale/Hannah Assouline.)

« La manipulation m'intéresse »

Delphine de Vigan signe « D'après une histoire vraie »

L'AUTEUR DE 49 ANS brouille les pistes dans un roman qui met en scène une écrivaine.

Si on vous dit que votre livre est fait de réel à 90 % et de fiction à 10 %, êtes-vous d'accord ?

DELPHINE DE VIGAN. On ne m'avait jamais posé la question comme ça (*rires*). Disons que les ingrédients sont bons, mais que les rapports ne sont pas ceux-là ! **Mais il y a un jeu habile, de votre part, entre le vrai et le faux...**

Si vous le dites... Ce qui est surtout frappant, c'est de voir ce que le lecteur projette sur le roman. Parce que je crois vraiment qu'un livre est une surface de projection dont le lecteur s'empare pour trouver des correspondances avec ce qu'il a vécu. J'aime bien l'idée, aussi, d'un grand écart. Certains croient que tout est vrai. D'autres que tout est faux.

Qu'est-ce qui a motivé ce roman ? C'est bizarre, je ne sais pas exactement. Pour d'autres de mes romans,

je peux dire au détail près quand et où l'idée m'en est venue. Là, c'est beaucoup plus compliqué. Il a infusé pendant des mois sans que je m'en rende vraiment compte. Jusqu'au jour où je me suis mise à l'écrire.

La manipulation est l'autre grand thème du livre...

C'est un sujet qui m'intéresse beaucoup depuis longtemps. L'emprise qu'une personne peut avoir sur une autre. J'ai vu « Respire », le film de Mélanie Laurent, qui m'a empêchée de respirer pendant vingt minutes après la projection. Ce n'est pas par hasard si c'est une tendance de cette rentrée. Nous sommes observés, fléchés, fichés, rentrés dans des bases de données et un peu manipulés.

Le succès vous a-t-il débarrassée du trac ?

Absolument pas. Bien sûr, je mesure la chance que j'ai d'être publiée, lue. Mais le succès ne rassure pas. Chaque livre provoque le même trac...

De Vigan joue avec nous

■ Promettons un énorme succès à « D'après une histoire vraie » qui succède au précédent triomphe de Delphine de Vigan, « Rien ne s'oppose à la nuit ». La narratrice, clone de l'écrivaine, pas du tout remise du tsunami de réactions qu'a suscité le récit de la mort de sa mère et la cascade de secrets mis au jour dans sa famille, tombe sous la coupe de L., une admiratrice de la romancière, qui va profiter de sa dépres-



sion pour s'insinuer dans sa vie. L. est d'autant plus entraînée à s'accaparer l'existence des autres qu'elle est nègre dans l'édition... Formidable roman, malin, machiavélique, manipulateur de lecteur, ce récit est un déchirement. Parce qu'il faut bien le lâcher de temps en temps pour dormir un peu.

« **D'après une histoire vraie** », de Delphine de Vigan, Ed. JC Lattès, 479 pages, 19 €.

Chalandon, Pagnol tragicomique



■ L'enfance est un pays au million de versants. Pagnol a donné le la de la tendresse et de l'amour. Sorj Chalandon réussit cette forme d'exploit d'être un Pagnol

tragicomique, avec l'histoire d'un même, soumis à la loi de son père, handicapé à la suite d'un accident en parachute, et qui n'accepte pas l'issue de la guerre d'Algérie. Violent avec son épouse autant qu'avec son fils, ce partisan d'une cause perdue recrée une OAS de pacotille au sein du cercle familial, avec pour objectif d'engager son rejeton à tuer de Gaulle. Comique et bouleversant à la fois. Chalandon a beaucoup tourné autour du Goncourt. Il n'en a jamais été aussi proche.

« **Profession du père** », de Sorj Chalandon, Ed. Grasset, 316 pages, 19 €.

La bonne âme de Colombe Schneck

■ Dans « Dheepan », le film de Jacques Audiard, Palme d'or à Cannes, il est question d'un Sri Lankais venu chercher maigre fortune en France. Dans ce nouveau roman de Colombe Schneck, voici Azul, débarquée de Bolivie, née dans une famille pauvre où le désir d'un tee-shirt siglé est un luxe qu'on ne s'offrira pas. Azul offre ses services de bonne. Elle passe par l'Italie puis arrive à Paris, où une congrégation de religieuses du XVI^e arrondissement l'aide à s'en sortir. Rien n'est jamais simple, mais la jeune femme tient bon. Sans chercher l'effet de style, Colombe Schneck raconte la grandeur des âmes humbles et de bonne volonté.

« **Sœurs de miséricorde** », de Colombe Schneck, Ed. Stock, 205 pages, 18 €.



Chez Nothomb, le comte est bon

■ Amélie Nothomb est la Schéhérazade des temps modernes. Chaque année, elle nous raconte une histoire et, chaque année, on attend la suivante. Voici le conte de septembre. Il se nomme comte Neville, noble désargenté contraint de vendre son château où il organise une ultime fête. Mais une malédiction guette : il devra commettre un meurtre parmi ses invités. Sa fille se propose d'être sa victime... Du Nothomb pur sucre et pur sel. Comme dirait Cabrel, elle est la seule à faire le mélange, non des couleurs, mais des saveurs.

« **Le Crime du comte Neville** », d'Amélie Nothomb, Ed. Albin Michel, 144 pages, 15 €.



Monnin se fabrique une famille

■ Cette rentrée littéraire s'interroge beaucoup sur les relations subtiles entre la fiction et le réel. Isabelle Monnin est allée au-delà du miroir. Ayant fait l'acquisition d'une enveloppe pleine de photographies provenant d'une famille qu'elle ne connaît pas, elle a joué à imaginer leur vie avant de mener l'enquête et d'aller sonner aux portes du vrai. Et comme en France tout se finit par des chansons, elle a demandé à son complice Alex Beaupain, qui sème paroles et mélodies pour le cinéma, d'être au refrain de cette aventure qui nous rappelle que toute vie, même la plus humble, est un pur roman.

« **Les Gens dans l'enveloppe** », d'Isabelle Monnin avec Alex Beaupain, Ed. JC Lattès, 381 pages, 22 €.



Simenon, prénom Christian

■ Il s'appelle Christian Simenon. Personne n'en a jamais entendu parler, mais le frère de Georges a bel et bien existé et fut l'encombrante part d'ombre du romancier. Homme fade, fils préféré de la mère, il a été très tôt écrasé par la puissance de tir du frangin écrivain. Fasciné par le leader nazi Léon Degrelle, Christian en est devenu l'un des serviteurs, jusqu'à organiser et participer, vers la fin de la guerre, à la rafle et au massacre d'une vingtaine d'innocents. Dans un style fiévreux, l'auteur ravive une époque débousoyée qui fait de l'« autre Simenon » un pantin tragique et désarticulé.

« **L'Autre Simenon** », de Patrick Roegiers, Ed. Grasset, 304 pages, 19 €.



La fièvre russe de Seksik

■ Il a connu un beau succès avec « le Cas Eduard Einstein » (notamment lauréat des Etoiles de notre journal). Rebelote assurée avec la flamboyante trajectoire de la famille de Léna Kotev, cancérologue, en charge de son père, dont la vocation trouve ses racines dans la Russie tsariste de 1905. Son aïeul Pavel incisait les abcès et en aspirait le pus à la paille. Ont suivi Mendel, dans le Berlin des années 1920, puis Natalia sous Staline... Laurent Seksik est lui-même médecin mais pas besoin d'avoir fait médecine pour apprécier ce roman qui alterne présent et passé et écoute au stéthoscope les rythmiques du destin.

« **L'Exercice de la médecine** », de Laurent Seksik, Ed. Flammarion, 380 pages, 20 €.

